

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans... PRELANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Chartres, New Orleans, La.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Le "Heros Fund" français.

Le Journal officiel français a publié ces jours derniers un document intéressant...

Le 2 décembre 1910, explique M. Loubet, la commission procédait à l'examen des demandes qui lui avaient été transmises...

C'est Péternelle histoire. Ceux qui ne méritent rien sollicitent... Ceux qui méritent quelque chose ignorent la récompense...

proposés par la commission, et les conclusions qu'elle serait susceptible d'apporter dans les heures douloureuses qui marquent les catastrophes.

La commission, depuis qu'elle est constituée, a récompensé ou secouru 82 personnes. A chacun de ces secours ou récompenses pécuniaires s'ajoutait le don d'une médaille.

Motifs: Mme Mesny, veuve d'un médecin-major qui mourut héroïquement à Kharbine, le 12 janvier 1911, en cherchant à enrayer la peste pulmonaire, en Mandchourie. Médaille d'or. Allocation de 25,000 francs.

Le 27 septembre 1911, un autobus, par suite d'une fausse manœuvre, était précipité dans la Seine au pont de l'Archevêché. S'échappant par une fenêtre de la voiture, M. l'abbé Richard monte sur le toit du véhicule, sauve en les attirant à lui un certain nombre de personnes.

M. l'abbé Richard, le commandant Daperthuis et l'étudiant Raymond Marmissese.

M. l'abbé Richard, le commandant Daperthuis et l'étudiant Raymond Marmissese. Médaille d'or. Allocation d'une somme de 1,000 francs.

VOCATION.

Si l'on en croit le "Monsieur de l'Orchestre", voici comment s'annonça la vocation de M. Fernand Nozière que Sem représentait pittoresquement dans ses "Baffonnades parisiennes", sous la forme de l'hyène rachetée, dans un cimetières, tonillant la tombe de Manpassant après celle de Laolos et quelques autres.

—Jé te passe mon Crébillon... Qu'y met-on?... —Une adaptation! Et l'on découvrit à quatre patentes, sous son table, le petit Fernand Nozière dont cette interruption était le premier essai de langage articulé!

des parents transportés tombèrent successivement une série d'assonances qui trahissaient toutes leurs espérances: —Je te passe mon corbillon... Qu'y met-on?... —Une vocation! —Une collaboration! —Une participation!...

LE DUEL Paul de Cassagnac-Charles Maurras.

Paris, 1er mars.

A la suite d'une polémique des plus vives entre MM. Paul et Guy de Cassagnac, directeurs de "l'Action Française", et M. Charles Maurras, rédacteur de "l'Action Française", un échange de témoins a eu lieu.

Les quatre témoins de M. de Cassagnac ont été mis en rapport avec MM. de Montesquiou et Lucien Moreau. Deux rencontres ont été jugées inévitables. La première eut lieu en présence, hier matin, MM. Paul de Cassagnac et Charles Maurras.

Le directeur de "l'Action Française" de haute stature, admirablement découplé, n'est pas un inconnu pour les écrivains. Il n'a tiré dans aucun assaut public, mais on l'a vu à la salle faire très fort et très bien.

—Méchante qui me ré-éste et qui me bats! Je serai tout de même la plus forte! En effet, elle parvint à lui faire lâcher prise. En serrant par la taille ce petit corps grêle, elle le jeta sur le lit avec un ban! fatigant.

l'occupé sur la question du duel, et le projet de l'abbé Lemire n'est pas sans soulever de vives discussions.

La foule s'est amassée au dehors, et on peut apercevoir, grimés sur la grille d'entrée, nombre de badauds, qui causent à voix haute. Leurs voix parviennent jusqu'à nous, tandis que la dernière phase du duel se déroule.

Sur ce bras tendu, le directeur de "l'Action Française" fait un froufrou de seconde avec le fort de son épée sur le faible de l'épée adverse. M. Maurras est désarmé. M. Paul de Cassagnac touche en même temps, au bras, par un coup droit lancé à toute volée, le rédacteur de "l'Action Française".

Les témoins du blessé et son médecin, le docteur Pontot, se précipitent. On entraîne M. Maurras, qui ne témoigne d'aucune émotion, dans la chambre qui lui a été réservée. La blessure est profonde et saigne abondamment: la lame de M. de Cassagnac a pénétré jusqu'à l'os et a fait une plaie horrible à voir.

Bien entendu, le combat est arrêté. M. Maurras se trouve en état d'infirmité manifeste. M. Léon Daudet, qui vient d'arriver en automobile, est auprès de son distingué et fidèle collaborateur.

Paris, 11 mars.—Les nombreux duels qui ont eu lieu ces jours derniers entre diverses personnalités du monde parisien ont inspiré au député Lemire l'idée de déposer un projet de loi à la Chambre tendant à interdire le duel en France.

L'occupation d'Oualata par des forces françaises.

Dans un télégramme adressé au gouverneur général de l'Afrique occidentale française, le colonel Roulet fait connaître qu'il entra à Oualata sans coup férir le 27 janvier dernier et qu'il fut bien accueilli non seulement par les habitants sédentaires d'Oualata, mais par les tribus pillardes medechoufs.

Cette occupation d'Oualata est d'une importance incontestable. Plus que Tombouctou, Oualata a été jusqu'à ce jour la ville aytérienne. Elle fut jadis le grand centre musulman d'ouest l'Afrique occidentale au dixième siècle. Au douzième siècle, capitale de l'ancien royaume de Gana, c'était le grand marché cosmopolite africain, le point où convergèrent toutes les caravanes venant de l'Egypte, de la Tunisie, du Tonkin, du Taillier, de Fes.

Déchu de son rang, la ville d'Oualata était devenue un centre de pillage. On est à vrai dire fort peu renseigné sur elle. A part Laing qui l'aurait visitée en 1825, elle était restée jusqu'à présent inconnue des Européens.

L'opération entreprise par le colonel Roulet, au moment même où la Mauritanie occidentale paraît avoir été remarquablement occupée. La colonne Roulet quitta Tombouctou vers le 20 décembre dernier. Elle fut retardée quelques jours par des accidents dont les animaux porteurs furent victimes dans les environs de Bakoukou.

Paris, 11 mars.—Les nombreux duels qui ont eu lieu ces jours derniers entre diverses personnalités du monde parisien ont inspiré au député Lemire l'idée de déposer un projet de loi à la Chambre tendant à interdire le duel en France.

LA CHANCE DE SOPHOCLE.

On peut dire que Sophocle fut un garçon heureux. Fils d'un riche industriel, élevé avec grand soin, beau, séduisant, habile à tourner le vers et à pincer de la lyre, il est choisi, dès l'âge de seize ans, pour rimer la cantate sur la victoire de Salamine. Dans un concours de tragédie, il bat le vieil Eschyle, et dans vingt autres concours, il remporte le prix. Pendant soixante-trois ans, il est le fournisseur attitré de toutes les scènes de Grèce, sans jamais connaître un seul jour. Deux fois, il est arraché: il joint à ses fonctions celles de percepteur: il a tout, le gloire et l'argent. S'il plaide contre ses fils, il gagne son procès. Il est recherché du monde, aimé du peuple; il a son portrait au Panthéon, sa statue au théâtre; il meurt plein de jours, à quatre-vingt-douze ans. Enfin, dernier chauce, sa renommée lui survit et ainsi sa fortune, car en 1912, vingt-trois siècles après sa mort, il touche encore des droits d'auteur.

M. Raymond Dancan vient d'en faire l'expérience. Ayant joué en grec "l'Elektra" du poète sur le théâtre du Châtelet, il fut tout étonné d'apprendre que la Société des Auteurs entendait prélever une part de la recette. Croyant à une méprise, il observa que Sophocle était mort depuis la 93e olympiade et qu'on ne lui connaissait ni veuve ni héritiers. Par faveur exceptionnelle et pour l'amour du grec, la Société consentit à réduire de dix à deux pour cent le montant de la redevance, mais elle maintint le principe et affirma son droit.

Interviue par le "Paris-Journal", la Société a donné ses raisons. Ce n'est pas l'intérêt du dramaturge antique qui la rend exigeante, c'est celui des modernes Sophocles. "Imaginés", dit-elle, que les œuvres tombées dans le domaine public puissent être jouées gratis, les directeurs de théâtre n'en représenteraient plus d'autres. Ce serait la fin de l'art dramatique. Sans prétexte d'honorer les morts, on laisserait mourir les vivants.

Sophocle, assurément, était trop bon confrère pour se prêter à un jeu si cruel. Des bourgeois du Parnasse, il doit appliquer à cette sage pensée de protection littéraire et approuver, en bon helléniste, les deux pour cent prélevés sur la recette de M. Dancan. C'est d'ailleurs un touchant exemple de solidarité dans l'histoire syndicale. Sophocle, Racine, Molière, s'ils avaient tenté à gêner les prix, seraient un peu des jaunes. Ils trouvent plus généreux de travailler pour les confrères qui chôment, comme les chauffeurs de taxi-autom.

VICTIME DE LA SOIENOE.

Syracuse, N. Y., 11 mars.—Le Dr Angus V. Rose, âgé de 27 ans, s'est accidentellement asphyxié hier soir, en faisant l'essai d'un nouvel anesthésique de son invention alors qu'il se trouvait seul dans son bureau.

THEATRES.

TULANE.

"The Real Thing", la nouvelle comédie donnée cette semaine au Tulane, est sans contredit l'une des meilleures pièces qui aient été jouées cette saison à la Nouvelle-Orléans.

CRESCENT.

C'est devant une très bonne salle que le comédien Billy B. Van a joué hier au Crescent et tout permet de supposer que le succès remporté par cet excellent artiste dans les deux premières représentations ne diminuera pas pendant le reste de la semaine.

ORPHEUM.

En dépit du mauvais temps il y avait foule, hier, pour assister à l'inauguration du nouveau programme de l'Orpheum. Les spectateurs ont été récompensés de leur empressement par des numéros de vaudeville exceptionnellement attrayants.

"A Romance of the Underworld", le premier numéro du programme, est un drame très intéressant. Jouée par une troupe nombreuse comprenant plusieurs bons artistes, cette pièce a été très applaudie et sera certainement une des grandes attractions de la semaine au théâtre de la rue St. Charles.

THEATRE GREENWALL.

Un très intéressant programme de vaudeville est donné cette semaine au théâtre Greenwall, programme dont le numéro principal est exécuté par la danseuse indienne We-no-nah. Cette artiste jongle sans la moindre émotion avec dix serpents à sonnettes et s'expose à leurs morsures sans paraître se soucier du danger.

Entendu dans un restaurant. —Gaiçon, ce poulet n'est pas cuit! —Grattez-le, monsieur... —Trop gratter cuit...

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 25 Commencé le 5 février 1912

LE

Chasseur Mandit

GRAND ROMAN INEDIT

Par ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

—VIII—

Bulle.

Cette fois, elle avait le sommeil si léger que le moindre bruit

serait perçu par son oreille attentive.

Aux approches du jour, la jeune femme eut la sensation qu'on remuait non loin; elle tressaillit, tendit l'oreille, pensant d'abord que c'était un mouvement involontaire de sa protégée.

Le plancher craqua, un bruit de pas légers, étouffés, précannonnés, se fit entendre. Qui donc marchait dans la chambre.

Un moment, Françoise pensa que c'était Gertrude, Gertrude si tôt! Il faisait nuit encore.

On s'approcha de la croisée: plus de doute, on cherchait à l'ouvrir... et comme l'espagnollette résistait, on redoublait d'efforts.

Saisie d'un horrible soupçon, la doctoresse ouvrit les yeux... A la clarté diffuse d'une veilleuse, elle vit Bénédicte, Bénédicte toute blanche dans sa robe de nuit, et chancelante, et se soulevant avec peine qui ouvrait le plus doucement possible la fenêtre.

D'un bond, Françoise fut sur l'enfant, la saisit, l'enleva... débégayant de joutes reproches... —Malheureuse! malheureuse! je t'ai devinée... Qu'allais-tu faire?

Les mains écarquillées à l'espagnollette, Bénédicte résistait, se débattait même. Mais les forces de la jeune femme semblaient déçuplées par la terreur.

avec joie ce renfort.

Il lui fallait partir, où l'appelaient son devoir, et laisser seule avec sa vieille domestique la désespérée... cela n'allait pas sans danger, car Françoise venait d'en jurer cette enfant menue était douée d'une vigueur extraordinaire.

Cette vignette factice lui venait de son français entêtement à vouloir mourir. Sous la masse épaisse de ses cheveux bruns son front se plissait... obéissant à la doctoresse, en voyant le frémissement des lèvres pâles, qu'elle distinguait les paroles sans cesse répétées: —Je recommencerais... Je recommencerais...

—Je jure bien qu'elle ne recommencera pas, dit-elle à ses deux amis. Quitte à l'enfermer, à l'attacher... quitte à la traiter comme une prisonnière... Et je lui arracherai son secret de gré ou de force... et je veux la garder! Elle est folle!

A cet âge, mourir?... Elle est folle!

Rassurée, grâce aux promesses des deux gardes du corps improvisés, Françoise partit pour Belleville. Elle désirait arriver la consultation pour faire une enquête.

Mme Julie et Mme Louise réunies chez le concierge péroraient avec animation.

—Eh bien, madame? Bénédicte? questionnèrent-ils, tous à la fois.

—Bénédicte est chez moi, heureusement hors de danger. Mais j'ai besoin de savoir pour quelle raison cette pauvre petite a tenté de se suicider.

C'est inimaginable... Je la croyais tranquille, heureuse, tant que qu'elle se laissait gagner par le désespoir... Voyons, parlez franchement tous, que s'est-il passé?

Il y eut un geste d'ignorance. En vérité, ils ne comprenaient pas, pas du tout!

—Voyons, tâchez de rappeler vos souvenirs... Vous, père Bouquet, dites-moi, Bénédicte n'est-elle jamais sortie furtivement? recevait-elle des lettres?

—Je ne me souviens pas que Bénédicte ait jamais quitté seule le dispensaire depuis bien longtemps... et encore ce n'étaient que des courtes rapides...

—Quant aux lettres... non vraiment, à part celles que vous lui écriviez pendant les vacances. J'ai reconnu chaque fois votre écriture...

La doctoresse fort dépitée, interrogea les deux femmes de service.

—Et vous, mesdames, ne pouvez-vous me fournir un indice quelconque? Cherchez bien... Le mal ne s'est pas déclaré tout d'un coup... Bénédicte n'a envisagé le suicide qu'à la longue, lorsqu'elle a senti que tout lui échappait... Mme Julie s'écria comme prise d'une inspiration:

—Attendez! il me semble en effet... Ça date du printemps, quand la petite a commencé d'aller à Nogent...

Je me rappelle qu'elle a eu une période de gaieté si exubérante que je lui en ai fait la remarque, vu que ce n'est pas son fort de rire aux éclats et de chanter; elle est plutôt silencieuse.

Pendant quelque temps on aurait dit une fauvette... et des airs joyeux, une figure ensoleillée... comme si elle avait porté le Saint Sacrement.

Ça lui a passé tout d'un coup. Elle est redevenue taciturne, réservée... même que je lui demandais souvent:

—Où es-tu Bénédicte, à cette heure? Loïn du dispensaire, sans doute...

"Ma foi oui, qu'elle répondait en tressaillant... je pense à des choses..."

Et voilà... Au bout de quel temps on n'y faisait plus attention, on la laissait rêvasser.

—Vous avez raison, convint la doctoresse. Et depuis? —Madame Julie écarta les bras en signe d'ignorance. —Moi, j'ai fini... vraiment, je ne vois plus rien. Et vous, Madame Louise? —Mon Dieu, je ne sais que penser! Bien sûr la petite était mélancolique, bien sûr elle aimait s'enfermer dans sa chambre ou se promener seule le long de la rivière, mais comme je la connais,

que je la sais peu forte, je n'y prenais pas autrement garde. J'attribuais tout à son manque de santé.

—Pas d'histoires d'amourettes contrariées? pas de galant autour de ses jupes?...

—Dame! on la regardait, vu qu'elle est gentille, mais elle ne m'a rien dit là-dessus.

Bénédicte est pareille à un coffre-fort à secret... Ne l'ouvrez pas qui veut. Elle ne raconte que ce qu'elle tient à perdre.

—Hélas! soupira tristement Françoise. Il est évident que si la malheureuse petite s'était confiée à moi, nous n'en serions pas là aujourd'hui!

Les malades arrivaient. Il fallait interrompre l'entretien. La doctoresse expédia la plus vite qu'elle put les consultations.

Quand ce fut fini, elle monta chez sa protégée, et, sans le moindre scrupule, passa une inspection minutieuse de l'armoire et de la commode.

Rien! rien! pas un brin de linge échoué, pas une relique, pas un billet! C'était à croire que la fillette avait été prise d'un accès de fièvre chaude... A force de chercher partout, Françoise finit par mettre la main sur une pièce du plus haut intérêt. Dans un bavard comman traitement des affaires de papier sur lesquelles Bénédicte s'était amusée à griffonner. En examinant avec soin ce griffonnage, la jeune femme trou-